

# Se séparer, devenir sujet

Sous la direction de **Florian Houssier**  
et **Dominique Mazéas**



**Se séparer,  
devenir sujet**

ÉDITIONS IN PRESS  
74, boulevard de l'Hôpital – 75013 Paris  
Tél. : 0970 77 11 48  
**www.inpress.fr**

Cet ouvrage a obtenu un soutien financier de la Commission Recherche de l'Université Paris 13 et de l'Unité Transversale de Recherches : Psychogenèse et Psychopathologie (UTRPP – UR 4403). Il s'inscrit dans le cadre des activités scientifiques de l'Université Sorbonne Paris Nord (USPN).

Cet ouvrage a eu pour relecteurs anonymes Philippe Givre et Anne Brun.

*SE SÉPARER, DEVENIR SUJET.*

ISBN : 978-2-84835-800-0

© 2022 ÉDITIONS IN PRESS

*Illustration de couverture* : © Pakhnyushchyy – Adobe Stock.com.

*Couverture* : Lorraine Desgardin

*Mise en pages* : Raphaëlle Magherini

Toute représentation ou reproduction, intégrale ou partielle, faite sans le consentement des auteurs, ou de leurs ayants droit ou ayants cause, est illicite (loi du 11 mars 1957, alinéa 1<sup>er</sup> de l'article 40). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

# Se séparer, devenir sujet

Sous la direction de  
**Florian Houssier et Dominique Mazéas**

Ce livre est publié avec le soutien de



Université  
Sorbonne  
Paris Nord

UTRPP

Unité Transversale de Recherche Psychogénèse et Psychopathologie





# Sommaire

<b>Présentation des auteurs</b> .....	9
<b>Introduction</b> .....	11
Florian Houssier, Dominique Mazéas	
1. Accéder à l'altérité.....	11
2. La gémellité ou comment reconnaître sa différence.....	14
3. Travail des limites dans la psychothérapie des psychoses.....	17
4. Un conflit freudien : se coller, se dégager.....	18
5. Symptomatologie de la séparation : dépersonnalisation et inquiétante étrangeté à l'adolescence.....	20

## **Partie 1**

### **Aux fondements des enjeux de séparation**

<b>Se séparer ou se différencier ? Intersubjectivité, subjectivation et représentation des liens primitifs</b> .....	27
Bernard Golse	
1. Une petite ontogenèse de la dynamique de la séparation.....	27
2. L'écart intersubjectif, la mise en place des liens préverbaux et la métaphore de l'araignée.....	29
2.1. <i>La notion d'écart intersubjectif</i> .....	30
2.2. <i>L'établissement des liens préverbaux</i> .....	30
2.3. <i>La métaphore de l'araignée</i> .....	31
3. Décondenser le concept de représentation d'objet .....	32
3.1. <i>La décondensation de la représentation d'objet</i> .....	32
3.2. <i>Plaidoyer pour une troisième topique</i> .....	33
4. Conclusions.....	35

**Les entraves de la séparation à l'adolescence .....37**

Isée Bernateau

1. La séparation et la mort .....39
2. La séparation et l'absence.....41

**Les séparations paradoxales .....45**

Christophe Bittolo

1. Dans la clinique.....46
2. Transformations de l'objet .....48
3. Transformations de l'environnement .....49
4. La situation analytique pensée comme un groupe .....51
5. La séance pensée comme un champ groupal .....53
6. Pour conclure .....55

**Partie 2****L'enfant en souffrance****Troubles des apprentissages et angoisses de séparation.****Plaidoyer pour un abord psychopathologique.....59**

Jean-Yves Chagnon

1. Le dessaisissement de la psychopathologie : causes et effets.....60
2. Et pourtant... .....62
3. Noyau psychopathologique des troubles instrumentaux et des apprentissages.....64
4. Dyslexie et angoisses de séparation .....68
5. Conclusion .....70

**Destins des séparations dans les groupes thérapeutiques :  
entre polarisation pulsionnelle et métabolisation des expériences  
de pertes.....73**

Aurélie Maurin Souvignet et Raphaël Riand

1. À l'horizon : la séparation.....73
2. Séparation et pulsion .....76
3. La séparation et la naissance du groupe : un deuil liminaire .....78

- 4. La fin d'un groupe : quelles spécificités? .....79
- 5. Élaborer la séparation dans un groupe thérapeutique d'enfant .. 81
- 6. Pour conclure, ou ne pas conclure .....85

**Les destins de la séparation dans le travail psychothérapique avec l'enfant psychotique .....87**

Jérôme Boutinaud

- 1. Actualités de la clinique de la psychose infantile .....88
- 2. Les logiques de la séparation et de l'individuation dans la problématique psychotique .....92
- 3. Au pied de la muraille: le cas de Philippe.....94
- 4. Conclusion .....99

**Un enfant s'élance... Émerveillement et travail de subjectivation en groupe « danse » parents-enfants autistes ..... 101**

Dominique Mazéas, Ariane Luçon

- 1. La danse et l'écho entre les corps ..... 104
- 2. La séparation prématurée et le lien en résonance ..... 106
- 3. Quand l'émotion esthétique partagée aide à se séparer..... 109

**Partie 3**

**Devenir adulte ?**

**Langage de l'acte et impasse subjective ..... 115**

Julie Vanhalst

- 1. Au cœur de la relation entre une fille et sa mère ..... 117
- 2. De la fusion à l'arrachement..... 119
- 3. Figurabilité de l'acte..... 122
- 4. Pour conclure ..... 124

**Devenir adulte, un travail de différenciation ..... 127**

Simruiy Ikiz

- 1. Régression et double limite ..... 128
- 2. La subjectivation et le surmoi ..... 129
- 3. Le travail de deuil et le devenir sujet ..... 131

4. Jérôme, le processus de différenciation et le deuil .....	132
5. Conclusion .....	136
<b>Fantasmes inconscients, subjectivation et enjeux de fin d'adolescence .....</b>	<b>139</b>
Florian Houssier	
1. Se différencier, se personnaliser : du bébé à l'adolescent.....	140
1.1. <i>La séparation : un concept flou</i> .....	140
1.2. <i>Installer la psyché dans le soma</i> .....	141
2. Fin d'adolescence, fantasmes magiques de réalisation de soi et de sauvetage.....	143
2.1. <i>Benjamin, ou le fantasme maniaque d'un nouveau commencement</i> .....	143
2.2. <i>Un fantasme d'auto-transformation</i> .....	145
2.3. <i>Magie et toute-puissance</i> .....	146
2.4. <i>Bérangère, ou le fantasme de sauvetage</i> .....	148
3. Conclusion .....	151
<b>Bibliographie .....</b>	<b>153</b>

## Présentation des auteurs

**Isée BERNATEAU** est Professeur de psychologie clinique à l'Université Paris Cité – CRPMS et psychanalyste. Elle est l'auteure notamment de *L'adolescent et la séparation* (PUF, 2010) et de *Vue sur mer* (PUF, 2018).

**Christophe BITTOLO** est maître de conférences à l'Université Paris Cité – PCPP, psychologue, psychanalyste, analyste de groupe et d'institution.

**Jérôme BOUTINAUD** est maître de conférences HDR à l'Institut de psychologie de l'Université Paris Cité – PCPP, psychologue clinicien, psychomotricien, psychothérapeute.

**Anne BRUN** est psychanalyste, Professeur de Psychopathologie et de Psychologie clinique, CRPPC (Centre de Recherche en Psychopathologie et Psychologie Clinique), Université Lumière Lyon 2.

**Jean-Yves CHAGNON** est Professeur de Psychologie clinique et de psychopathologie à l'Université Sorbonne Paris Nord – UTRPP (UR 4403), Président de l'association CLINAP (Clinique des Apprentissages).

**Simruy IKIZ** est psychologue clinicienne, docteure en psychologie clinique et psychopathologie psychanalytique, chargée de cours à l'Université Sorbonne Paris Nord, trésorière de l'Association Internationale des Interactions de la Psychanalyse (A2IP), membre du réseau Méthodes Projectives et Psychanalyse, membre de la Société du Rorschach et des Méthodes Projectives, membre de la Société du Rorschach et des méthodes projectives turques, membre du Collège International de l'adolescence (CILA).

**Philippe GIVRE** est psychologue clinicien, psychanalyste, maître de conférences HDR à l'Université de Paris. Secrétaire adjoint du CILA.

**Bernard GOLSE** est pédopsychiatre-psychanalyste (membre de l'Association psychanalytique de France), Professeur émérite de Psychiatrie de l'enfant et de l'adolescent à l'Université René Descartes, fondateur de l'Institut contemporain de l'Enfance, Président de l'Association Pikler Lóczy France, Président de l'Association Européenne de Psychopathologie de l'Enfant et de l'Adolescent (AEPEA), Président de la CIPPA (Coordination internationale entre psychothérapeutes psychanalystes s'occupant de personnes autistes et membres associés).

**Florian HOUSIER** est psychologue clinicien, psychanalyste, Président du Collège international de l'adolescence (CILA), Professeur de psychologie clinique et psychopathologie, directeur de l'unité transversale de recherches : psychogenèse et psychopathologie (UTRPP – UR 4403), Université Paris 13, Villetaneuse, Sorbonne Paris Nord (SPN).

**Ariane LUÇON** est pédopsychiatre en CMP et Hôpital de jour pour enfants, Pôle 94i02 des Hôpitaux de Saint-Maurice.

**Aurélie MAURIN-SOUVIGNET** est psychologue et psychothérapeute, elle est maîtresse de conférences HDR en psychologie à l'Université Sorbonne Paris Nord – UTRPP (UR 4403). Elle est membre de la Société française de psychothérapie psychanalytique de groupe (SFPPG).

**Dominique MAZÉAS** est psychologue clinicienne et psychothérapeute, maîtresse de conférences à l'Université Sorbonne Paris Nord – UTRPP (UR 4403). Elle est membre de la Coordination internationale entre psychothérapeutes psychanalystes s'occupant de personnes autistes et membres associés (CIPPA) et de l'Institut contemporain de l'enfance (ICE).

**Raphaël RIAND** est psychologue clinicien, service de psychopathologie de l'enfant et de l'adolescent (Hôpital Avicenne), docteur en psychologie de l'Université Paris Cité et membre associé du Laboratoire PCPP (Université Paris Cité).

**Julie VANHALST** est psychologue de la PJJ, doctorante sous la direction de Jean-Yves Chagnon et Jean-Pierre Pinel, Université Sorbonne Paris Nord – UTRPP (UR 4403).

# Introduction

FLORIAN HOUSSIER, DOMINIQUE MAZÉAS

Le terme « séparation » porte dans sa signification concernant les personnes l'idée de se quitter mais aussi de se défaire, d'abandonner, de se dessaisir, de s'éloigner ou se dédoubler tout comme, dans sa valence plus radicale, l'idée de se dissoudre et de se disloquer. Les nuances de ce terme évoquent les multiples déclinaisons possibles d'une expérience de désunion autant que la variabilité des processus psychiques que cette expérience engage et met en mouvement. Associer la séparation à un « devenir sujet » dessine d'emblée un horizon où la désunion connaît d'autres aboutissements que la dislocation ou le « laisser choir ». Se quitter renvoie encore à des termes dont le caractère actif est évident : il est question de partir d'un lieu, d'en sortir, de « se » séparer, incluant l'importance de ce que l'on se fait vivre à soi-même. Il est question de ce qui peut y croître et s'y déployer psychiquement selon des modalités, une temporalité et un rythme qu'il nous faut interroger.

## 1. Accéder à l'altérité

La représentation d'une épreuve de la séparation faisant suite à une phase symbiotique, qui succéderait elle-même à une phase d'autisme normal pendant laquelle le nourrisson serait une monade fermée aux stimuli du monde extérieur, est désormais dépassée. Certes, les travaux de Margaret Malher (1968) éclairent toujours les impasses de la séparation

et de l'individuation en mettant en lumière l'importance de la qualité de l'étape symbiotique préalable. En revanche, l'hypothèse d'une phase d'autisme normal est depuis longtemps battue en brèche par les travaux en psychologie du développement, tout autant que par la psychopathologie psychanalytique périnatale ou par les avancées de l'observation de la vie fœtale. Le nourrisson, le nouveau-né, le fœtus sont chacun à leur manière reconnus dans leurs capacités à être autant d'interlocuteurs et de partenaires des échanges avec leur environnement. Petites personnes à part entière, elles sont aussi vectrices de traces de sensations et d'expériences qui irriguent la construction psychique des enfants, des adolescents et des adultes qu'elles deviendront. Envisager la richesse de ces traces, quand bien même elles s'opacifient à mesure que le fonctionnement psychique se développe et se transforme, tenir compte aussi de la subtilité du dialogue entre le tout petit et son environnement humain comme non-humain, nous amène à nous situer au carrefour de deux développements : celui de l'intersubjectivité et celui de l'intrapsychique. La réflexion se porte alors sur la manière dont chaque sujet trouve un lieu, un espace, interne comme externe, pour nourrir son sentiment d'unicité et d'existence, à partir d'une première ébauche du self.

Dans une perspective winnicottienne, le holding maternel ouvre sur la différenciation soi-autrui et permet au bébé puis à l'enfant de se percevoir comme un ensemble insuffisamment cohérent pour assurer son sentiment d'identité et la continuité de son self. Ainsi s'élaborent progressivement les frontières Moi/non-Moi participant du travail de différenciation psychique lié aux premiers temps de la vie, sur fond d'angoisse de perte. Raymond Cahn (1991, p. 54) définit le travail de subjectivation comme un processus progressif de différenciation, transinstanciel : « subjectiver, ça signifie prendre conscience de quelque chose ; c'est aussi un mode de relance. Subliminer est un équivalent de subjectiver ; le processus de subjectivation est au service de la symbolisation et de la sublimation. » Le processus de subjectivation s'engage quand l'enfant parvient à créer son propre espace psychique, lequel s'enracine dans l'expérience du vrai self, sur fond de perte, de désidéalisation et de deuils coextensifs à une

distanciation progressive avec la fascination des objets de l'enfance. Cette distanciation permet de s'emparer de manière créative du nouveau, afin d'être pleinement soi. Être sujet, c'est aussi accepter cette part d'inconnu et d'altérité en soi et dans l'objet ; il n'est pas tant question de s'approprier l'objet que de faire nôtres les traces qu'il laisse en nous ou les traces de sa présence. Ainsi, la fin d'adolescence n'est pas la terminaison du processus de subjectivation, qui va jouer un rôle décisif tout au long de la vie ; en revanche, ce processus et ses origines primaires vont jouer un rôle décisif à l'adolescence.

L'être humain est confronté à un paradoxe potentiel : l'enfer, c'est peut-être les autres, mais sans les autres, c'est l'enfer. Le réglage de la distance avec nos objets d'investissement est donc au cœur de notre capacité à se sentir bien en présence et en l'absence de l'autre. Et si se séparer n'équivaut pas à devenir sujet, cela aide grandement. Comme le propose André Green, devenir sujet passe par un lâcher prise concernant l'objet, c'est-à-dire l'abandon de la mainmise narcissique et du contrôle de l'objet. Pour se révéler subjectivant, ce travail psychique implique de laisser partir l'objet, ce qui signifie symboliquement le tuer ou le laisser mourir.

Mais sous quelles conditions ce « laisser partir » s'avère-t-il possible ? Comment notre compréhension progressive des dialogues intersubjectifs précoces et des processus corporo-psychiques archaïques nous fait-elle affiner nos définitions des termes « séparation » et « subjectivation » ?

Les travaux de René Roussillon ont mis l'accent sur l'importance, voire la gageure, que revêt la possibilité pour le nourrisson de construire précocement une représentation de l'autre comme un double de soi. La différence entre un adulte et un nourrisson est si grande qu'il faut toute la subtilité d'un ajustement mimo-gesto-postural réciproque *au mode près* (Roussillon, 2009) pour que cette construction de l'autre comme double de soi puisse émerger chez le bébé. La capacité de ce dernier à se sentir un être de valeur, suffisamment beau et bon pour se sentir exister à part entière, en dépend. Autrement dit, la séparation a pour terreau la rencontre avec autrui et la manière dont celle-ci a pu être suffisamment

nourrissante et identifiante réciproquement pour les partenaires de la relation. Mettre la focale sur la rencontre implique d'affiner notre regard sur la qualité des premiers liens et leurs multiples formes comme sur leurs nombreux écueils. Et dans cette rencontre, le travail de différenciation tout comme celui de personnalisation *en présence de l'autre* ne sont-ils pas au centre de la scène, pour ainsi dire à l'avant-poste de toute possibilité de séparation ? L'exemple des jumeaux monozygotes est à ce titre paradigmatique du travail psychique de séparation fondé sur l'articulation entre différenciation et personnalisation.

## **2. La gémellité ou comment reconnaître sa différence**

Évoquant la situation d'un duo gémellaire, Sigmund Freud (1920a), dans une note de bas de page, propose d'emblée une hypothèse centrale à partir d'un duo de jumeaux, suggérant un couple d'opposé de type « se confondre/se différencier » : pour ne pas être confondu l'un avec l'autre au moment de l'acte sexuel, l'un des deux jumeaux devint homosexuel pour s'assurer de la différence avec son frère. Pour Dorothy Burlingham (1952), les jumeaux cherchent constamment à trouver un équilibre entre la relation avec les parents et la relation entre eux. Elle situe la gémellité comme la relation la plus proche qui peut exister entre deux individus tout en considérant que chaque jumeau peut avoir des réactions différentes dès l'allaitement. Elle situe à l'âge de 8 mois l'émergence d'une différenciation plus spécifique du couple actif-passif émergeant entre eux. Dans leur lien, le processus d'identification mutuelle constamment à l'œuvre contribue ou renforce l'impression qu'ils sont identiques. La division du couple gémellaire en tant que jumeau passif et jumeau dominant ou actif est soulignée dans la majorité des recherches sur ce sujet, celui qui est désigné comme plus passif étant repéré comme celui qui s'en sort le mieux sur le plan de la conflictualité psychique, ce qui n'est pas sans écho avec l'intégration d'une position « féminine » à l'adolescence, tolérant la passivité.

Selon Milton C. Winestine (1969), quand les jumeaux développent une interdépendance jusqu'à tendre vers l'indifférenciation, leurs limites corporelles et Soi/non-Soi sont mal repérées, peu délimitées. Ce que Donald Woods Winnicott (1945) souligne également lorsqu'il interroge la possibilité que les jumeaux dans leur landau ne peuvent avoir la certitude que leur frère est une personne séparée, et que chacun peut envisager qu'il est également à l'autre bout du landau. Edward D. Joseph et Jack H. Tabor (1961) évoquent cette inter-identification mutuelle entre les jumeaux en pointant la fusion partielle des représentations de soi et de l'objet avec l'autre, ce qui rendrait les limites de soi confuses entre les jumeaux, rendant la différence des sexes moins organisatrice. Ils expérimentent des gratifications entre eux à la place de celles avec leurs parents et traverseraient ensemble, coude-à-coude, leur évolution personnelle. Cette réaction gémellaire (« *Twinning Reaction* ») servirait à dénier la culpabilité et l'hostilité entre les jumeaux en existant en tant qu'unité. Les jumeaux n'auraient le sentiment d'une unité corporelle qu'ensemble et partageraient une représentation corporelle globale. Comme en écho à cette position, le couple parental peut alors être ressenti comme une unité à deux, en miroir du couple gémellaire.

Le triangle relationnel entre les jumeaux et la mère semble remplir tous les rôles et toutes les fonctions. Cette dimension peut être renforcée par le vécu maternel de toute-puissance mobilisé par la complétude narcissique gémellaire. Pour les parents, il serait nécessaire de faire le deuil d'une complémentarité archaïque toute-puissante (Sourzat, 1991); en même temps qu'il constitue la cause de la souffrance, le jumeau devient celui qui peut empêcher la confrontation à l'absence de la mère, et devenir ainsi, dans une forme de couplage, une source de satisfaction de désirs. La présence de l'autre avec lequel un échange permanent est possible évite l'épreuve de la frustration telle qu'elle est vécue par l'enfant seul. La relation gémellaire deviendrait alors un refuge aliénant, évitant le travail d'hallucination de la satisfaction qui constitue la source de la vie fantasmatique.

En effet, les relations précoces mère-enfants sont marquées par la détresse de chaque enfant confronté au renforcement de l'écart entre ses désirs et la réponse maternelle. Pour chacun des jumeaux, sa place est déjà prise, avoir un double en rivalité avec lui peut le rendre fou (Winnicott, 1945), et les sentiments d'abandon et d'impuissance sont alors décrits comme des parts essentielles du vécu gémellaire (Macias, 1991). Les angoisses de perte et de séparation paraissent donc surdéterminées par la présence du double haï, empêchant d'être tout à fait unique, blessure narcissique supplémentaire. C'est en même temps cette situation de détresse initiale et d'omniprésence du jumeau qui les pousse l'un vers l'autre, jusqu'à une éventuelle complicité. Dans la gémellité, la présence du double incarné intrigue la violence à l'envi, ouvrant la voie d'un refoulement partiel quant à la prédominance des processus primaires dans certaines zones de la vie psychique du sujet jumeau.

Une fois que le jumeau a commencé à renoncer à cette identification et à reconnaître son double comme une personne séparée et différente de lui-même, il est confronté à des sentiments de rivalité, de jalousie et de colère pour avoir vécu si longtemps dans l'ombre du frère ; l'identification avait servi de défense contre ces sentiments pénibles. John Mitchell (2003) suggère que la différenciation consiste à devenir ce que l'autre n'est pas, dans un certain écart avec le jeu des identifications, laissant entendre une façon subjectivante d'être soi en fonction de la perception de l'autre. La différenciation émerge comme modalité de résolution des conflits fraternels primaires. L'auteur considère que la « crise de non-unicité » se dissout lorsque le sujet accepte sa place dans une série sociale, dans des relations latérales qui reconnaissent à la fois la similarité et la différence, relevant de la condition humaine : être « différent mais égal » vis-à-vis des membres de la fratrie comme de ses pairs (*ibid.*, p. 128). Le complexe d'unicité propre à la situation gémellaire est au fondement de l'usage de la mère comme objet symbiotique tiers (Houssier *et al.*, 2019) et de toute possibilité de différenciation subjectivante.

### 3. Travail des limites dans la psychothérapie des psychoses

Envisageons le travail de différenciation à partir de la clinique des processus psychotiques et de la fragilité des limites entre soi et l'autre. Quand l'intériorisation de la fonction pare-excitante de l'environnement reste insuffisante chez l'enfant, un noyau de culpabilité primaire, de mal-être, apparaît, l'enfant se vivant comme la cause de sa souffrance.

Les mouvements confusionnels évoquent une forme de dépersonnalisation ; celle-ci émerge lorsque les divers sens contribuant à la perception ne sont plus ressentis comme appartenant au Moi : les limites se trouvent alors déplacées voire expulsées de leur localisation topique. Le pionnier de la psychothérapie des patients psychotiques adultes, Paul Federn (Houssier *et al.*, 2017), interprète la dépersonnalisation ou l'effroi comme résultant du désinvestissement des frontières du Moi sur fond d'impréparation du Moi face à l'attaque pulsionnelle. Les affects de colère, de rage, impliquent un investissement envahissant qui opère au détriment de l'investissement des frontières mentales et corporelles, brisant l'unité des investissements à même de garantir leur contenance ; la pensée n'est plus arrimée au corps et n'est plus reconnue par celui qui la produit comme étant sa propre pensée (Melo Carvalho, 1994, p. 170).

Quand une limite du Moi est chargée d'un sentiment intense d'investissement libidinal sans contenu, cela provoque un sentiment d'extase ; lorsque cet état apparaît sans affect, le sentiment d'étrangeté prédomine. La masturbation rétablit ainsi provisoirement le sentiment de la totalité du Moi chez certains malades ; un lavement faisait disparaître chez l'Homme aux loups (Freud, 1918) le sentiment permanent d'étrangeté qu'il ressentait au quotidien, comme étranger à soi, et plus précisément sur le versant de l'altération du sentiment corporel.

La psychothérapie de patients psychotiques a permis à Federn d'établir la distinction entre la dépersonnalisation, soit une forme *d'étrangeté liée à la perte du sentiment d'unité du Moi*, et la défamiliarisation, soit *la perte du sentiment de la familiarité des objets environnants* ; le premier

mouvement résulte du désinvestissement du noyau du Moi tandis que le second touche le retrait libidinal des frontières du Moi. Les variations des frontières, qui se resserrent ou s'élargissent ou même s'estompent, suivent la qualité des investissements libidinaux, quitte à ne plus sentir son Moi (Melo Carvalho, 1996, p. 54). Pour Federn, lorsque le Moi est désinvesti, les représentations inconscientes gagnent de la réalité : leur qualité devient assimilable à celle de la réalité extérieure, elles gagnent une consistance qui les met en concurrence avec les perceptions liées au monde extérieur. Ces moments pourraient être également qualifiés de non intégrés au self, à la façon d'une disqualification topique : placer « en dehors de son self », source de sentiment d'identité, ce qui devrait s'y trouver.

Pour Christian David (1971), les sujets présentant des crises de dépersonnalisation portent une blessure narcissique latente située à l'âge de la différenciation du moi et du non-moi, réactivée par voie de régression à chaque expérience d'intolérance à l'absence de l'objet narcissique. L'étrangeté renvoie par conséquent à l'attente d'une mère contenant qui participe à l'unification de l'unité psychosomatique du bébé, qui donne sens aux vécus les plus insensés.

#### **4. Un conflit freudien : se coller, se dégager**

Ces questionnements sont vifs bien au-delà de la toute petite enfance et plus particulièrement à l'adolescence alors que l'infantile et le pubertaire doivent s'articuler, comme le suggère l'histoire du créateur de la psychanalyse.

Un conflit intense anime Freud depuis son adolescence : d'un côté, comme animé par un fantasme de garantie, il cherche à travers une relation quasi-gémellaire avec son principal ami d'adolescence, Eduard Silberstein, une protection contre l'abandon, la perte, tout comme un refuge narcissique où cacher ses désirs sexuels ; quoique non dénué d'aspects objectaux, la pente qu'il emprunte tend alors vers l'indifférenciation entre lui et l'autre, provoquant des flambées persécutives dans le lien. Ce qui n'est pas sans évoquer un des premiers doubles qu'il

connu, l'ombre du frère mort de la petite enfance, Julius. L'adolescence, ses interrogations narcissiques identitaires et le travail de subjectivation représentent le paradigme de ce besoin fondamental ; le besoin de se « décoller » dans un ressaisissement de son sentiment d'identité fait suite chez Freud à un collage confusionnel avec l'objet, renvoyant aux affres du lien mère/bébé.

Dans son parcours d'adolescent (Houssier, 2018, 2019), Freud est régulièrement confronté à la souffrance de l'éloignement vis-à-vis de ses objets d'amour, position doublée d'une crainte phobique d'un rapproché. Cette proximité confusionnelle émerge dès l'adolescence avec Silberstein ; elle s'accompagne d'un besoin de substitution, d'échange d'identité comme sa correspondance avec les écrivains et scientifiques qu'il admirait l'a montré ; d'où l'idée que Silberstein comme Fliess n'auraient pas été seulement des alter ego mais aussi des doubles narcissiques.

Nul hasard que cette fonction du double ressurgisse au moment le plus fécond de reprise de son adolescence, dans l'entre-deux siècles. Le premier double après Silberstein sera Wilhelm Fliess, photographié avec Freud dans une posture gémellaire que Henri Vermorel (2018) relie à un transfert narcissique ; l'autre est un objet narcissiquement investi, entre fusion avec l'objet malgré tout perçu comme distinct et identification projective d'une part grandiose du moi. C'est par la composante négative de la relation, plus nette avec Fliess qu'avec Silberstein, que Freud trouve alors l'occasion et la nécessité impérieuse d'une rupture du lien, toujours douloureuse. Pour Freud, il n'est pas tant question d'un transfert à un tiers que d'un espace d'élaboration commun source de confusion, entre fusion, persécution et retrouvaille de l'altérité.

Certains passages de lettres à sa fiancée Martha Bernays renseignent sur les effets étrangement inquiétants de la rencontre avec elle et de la séparation qui s'est ensuivie. La lettre du 14 juillet 1882 (Freud, 1873-1939, p. 17) évoque d'abord l'étendue de sa privation : s'il n'avait pas devant lui son portrait, il croirait que « tout cela n'est que chimères » et il craindrait de se réveiller. On retrouve ici quelque chose du refus de croire à quelque chose de trop beau pour être vrai tel qu'il le ressentit

devant l'Acropole (Freud, 1936). Pourtant, « mes amis me disent que c'est vrai », indique-t-il ; heureusement, il peut s'appuyer sur le souvenir de certains détails « si étrangement enchanteurs ». La réalisation possible de ses désirs sexuels associée au sentiment de perte de celle qu'il a réussi à séduire nimbent leur relation d'un halo de brouillard quant à la distinction entre fantasme et réalité. Dans les retrouvailles avec l'objet primaire, Freud se vit à la fois comme un miraculé idéalisant sa sauveuse et comme celui qui considère que c'est trop beau pour être vrai.

« De folles pensées » (Freud, 1873-1939, p. 25) lui viennent en lui écrivant. Mais pas seulement des pensées ; il raconte ainsi avec sa franchise coutumière de confident que parfois, dans la rue, il voit une jeune fille qui lui rappelle Martha et la suit un peu pour bien s'assurer que ce n'est pas elle (*ibid.*, p. 151) ; une histoire qui pourrait figurer à la suite de celle d'Ernst Theodor Amadeus Hoffman (Freud, 1919a). Davantage encore, quand il regarde son portrait, il s'attend à ce que ses bras à elle sortent du cadre pour lui prendre la main. Plutôt que d'exposer cette photo en compagnie de celles composées du visage grave des hommes qu'il vénère, lui écrit-il, il préfère la cacher et mettre sous clé ce visage délicat d'une jeune fille, inquiet qu'elle puisse, en son absence, lui échapper. Quand il s'endort et se réveille en pleine obscurité, il doit chasser rapidement l'idée d'être aveugle pour se précipiter à la fenêtre et s'assurer qu'il n'a pas été puni, comme Œdipe avant lui.

## **5. Symptomatologie de la séparation : dépersonnalisation et inquiétante étrangeté à l'adolescence**

À l'adolescence, la génitalisation du corps est vécue comme source de fantasmes affolants. Le sentiment de familiarité avec soi-même et son corps vient à être remis en question : l'adolescent devient soudainement étranger à lui-même comme à ce qui l'entoure. Sous l'effet d'un collapsus entre l'actuel et le refoulé, les limites entre imaginaire et réalité tendent à s'estomper, confrontant l'adolescent à un éprouvé énigmatique.

Le corps, siège de la pulsion, est donc régulièrement l'objet d'un investissement ambivalent, au moment où la fragilisation des identifications participe de concert à la dé-personnalisation du sujet adolescent. Le mouvement de retrait libidinal concernant les figures parentales provoque un flottement identificatoire source d'inquiétante étrangeté. Le risque de perte des repères identitaires par le désinvestissement, même relatif, des identifications favorise la menace d'un « cadre interne » qui se défait, se délite, pour laisser place à la résurgence de l'archaïque, quand le corps n'était pas encore unifié.

L'afflux pulsionnel pubertaire et son potentiel désorganisateur offrent des points communs avec le sentiment d'étrangeté. Dans sa définition de l'inquiétante étrangeté, Freud (1919a) rappelle le sens du mot allemand « *Unheimlich* » en lui donnant notamment la signification suivante : quelque chose de caché, de secret, qui devait rester dans l'ombre, en est sorti – ici, la réalisation possible des désirs meurtriers et incestueux. Freud appréhende l'étrangeté sur le terrain du narcissisme primaire, évoquant une époque où « le Moi ne s'était pas encore délimité par rapport au monde extérieur et à autrui » (*ibid.*, p. 239). Le cortège de sensations inédites vécues dans le corps adolescent renvoie à des expériences plus anciennes, pas seulement prégénitales mais également primitives.

La perte de familiarité caractérise ce corps devenu étrange, inconnu avant que de pouvoir être réintégré. Ne pas être comme chez soi est aussi comparable au mouvement vers lequel l'adolescent se sent poussé, à savoir se tourner vers les figures extrafamiliales non incestueuses. Tout en prenant en compte ses racines infantiles, nous considérons l'anorexie mentale « vraie » comme le négatif du processus d'adolescence (Houssier, 2011). Sur le plan psychopathologique, tandis que la dépersonnalisation concerne l'adolescent troublé mais capable de régresser, l'impersonnalisation témoigne de la mise à distance de l'autre en soi, cet étranger interne. Le corps est devenu l'ennemi intime à combattre, ce qu'illustre de façon paradigmatique l'anorexie mentale. Cette problématique est représentative des impasses subjectives du processus, incarnées par un agir psychique sur le corps, la puberté et ses effets révélant un seuil psychique inélaborable.

L'annulation du corps s'accompagne du repli, toute relation d'objet étant source d'angoisse. À l'impersonnalisation des liens chez l'anorexique s'articule une décorporation, avec son corollaire fantasmatique mettant en tension l'articulation entre le moi et le corps. Lorsque le moi est menacé dans son unité, c'est avec des mécanismes psychiques primaires que le sujet tente de maintenir un sentiment interne de cohésion. Ainsi, les fantasmes de corps commun, les corps à corps ou encore l'identification adhésive illustrent sur un versant psychopathologique la profondeur de la reconstruction du sentiment d'identité à l'adolescence. Les fantasmes inconscients d'indifférenciation témoignent à la fois des enjeux du processus et d'une impasse dans l'appropriation de l'unité somato-psychique.

À partir de la question de l'inquiétante étrangeté vécue dans le corps à l'adolescence, on pourrait proposer la définition suivante : à l'adolescence, le travail de subjectivation, d'appropriation somato-psychique, consiste à rendre familier ce qui est devenu étranger, inconnu. Ce processus de re-familiarisation rencontre l'élaboration, *via* la familiarisation, des désirs incestuo-parricides. L'ensemble de ce processus soutient la possibilité d'une vie psychique à la conflictualité supportable. L'opposition ou couple d'opposé étranger-familier qui sous-tend le vécu adolescent s'inscrit dans le droit-fil de la proposition winnicottienne concernant la capacité à se sentir réel ; elle touche l'intime de l'être, et rejoint les préoccupations identitaires propres à la trajectoire de l'adolescent, sur fond de crainte d'être envahi par des fantasmes désorganisateurs. Il est question de passer de la défamiliarisation adolescente à la familiarité de son monde interne ; ou encore de la décomposition de l'assiette somato-psychique à la recomposition des capacités différenciatrices, ouvrant sur le travail narcissico-objectal d'auto-crédation de soi. Le jeu des comparaisons entre soi et l'autre n'est pas seulement pris dans les enjeux de rivalité ; comme les jumeaux le montrent, se comparer est aussi se voir dans le miroir tendu par le regard de l'autre, suggérant un double mouvement de reconnaissance narcissique et de différenciation. Les liens fraternels et/ou amicaux représentent un espace privilégié pour mettre au travail la différenciation princeps avec l'objet primordial.

Conjointement au travail de différenciation, Winnicott (1970) fait émerger l'idée d'un travail de personnalisation qu'il oppose à la dépersonnalisation, résultant du clivage entre le corps et la psyché, provoquant un intense sentiment de ne pas se sentir incarné dans son corps ; à l'adolescence, la dépersonnalisation ne pose-t-elle pas la question de l'appropriation subjective de son nouveau corps sexué, ouvrant sur une nouvelle épreuve de différenciation d'avec le corps maternel ?

Dans cet ouvrage, en tentant de nous dégager de l'opposition trop clivante entre normalité et psychopathologie, nous interrogeons le concept de séparation, notamment à travers ses incidences cliniques : de l'autisme à la névrose ordinaire en passant par les problématiques limites ou groupales, les conflits de séparation et de subjectivation traversent l'ensemble du spectre clinique.

Ajoutons que tenter de découvrir de ce qui est caché à travers le jeu des tables tournantes ou du guéridon hanté relève d'une tentative de maîtrise de l'inquiétante étrangeté et de fascination, pour l'objet primitif comme du corps propre. L'adolescence est un temps d'exploration et d'intégration de l'archaïque. Un dilemme majeur se pose alors au sujet : pour être soi il faut se nourrir des autres tout en parvenant à s'en différencier afin de ne pas risquer d'être absorbé, englouti par eux (Jeammet, 1997). La discontinuité du vécu de l'adolescent, qui vit son corps néo-pubère comme un inquiétant étranger, s'articule avec l'idée d'être « en dehors de son self ». Ce couple d'opposé « dans/en dehors de son self » (Winnicott, 1960) ne se limite pas à une localisation topique ; elle traduit un ensemble de bousclements des frontières Moi/non-Moi participant du travail de différenciation psychique lié aux premiers temps de la vie.

\*\*\*

Cet ouvrage n'a pas pour vocation de proposer une vue exhaustive sur un tel sujet, dont la complexité n'a de cesse de se renouveler au fur et à mesure des découvertes théorico-cliniques qui jalonnent l'histoire de la psychanalyse et des sciences humaines affines. Il propose en revanche

une exploration de certaines arêtes vives d'une question centrale pour tout être humain. Nous avons choisi d'organiser ce livre en trois segments : « Aux fondements des enjeux de séparation », « L'enfant en souffrance » et « Devenir adulte ? ». Dans un premier temps, nous proposons une approche fondamentale à partir des cliniques du bébé, de l'adolescent et des groupes, avant de revenir sur la psychopathologie de l'enfant. Dans un dernier temps, nous investiguons l'adolescence, ses bousclements narcissiques identitaires et ses potentialités d'avenir. Ces trois parties sont, à l'image de tout travail de séparation suffisamment bon, séparées et liées, maintenant toujours ensemble théorie et clinique, corps et pensée.

Le terme « séparation » porte dans sa signification l'idée de se quitter. Comment le bébé – dans les premiers temps de la vie – peut-il trouver un espace pour nourrir son sentiment d'existence et d'identité ?

C'est dans les premiers liens avec la mère que s'ouvre la différenciation soi-autrui. Ainsi s'élaborent progressivement les frontières moi/non-moi. Ce travail de différenciation psychique ne va pas sans angoisse de perte.

Comment vivre cette séparation dans l'enfance, à l'adolescence ? Quitter les parents et le foyer familial physiquement relève-t-il d'un authentique travail psychique pour devenir sujet ? Est-on un jour séparé de ses objets primaires d'investissement ? On ne cesse de remettre au travail les enjeux de séparation tout au long de sa vie, l'être humain n'atteignant jamais une totale individuation. Les psychothérapeutes de l'enfant, de l'adolescent et de l'adulte en témoignent dans cet ouvrage.

En se dégageant de la distinction trop clivante entre normal et pathologique, cet ouvrage interroge le concept de séparation : de l'autisme à la névrose en passant par les problématiques limites ou groupales.

**Les directeurs d'ouvrage : Florian Houssier** est psychologue, psychanalyste, président du Collège international de l'adolescence (CILA), professeur de Psychologie clinique et de Psychopathologie et directeur de l'UTRPP, UR 4403, Université Sorbonne Paris Nord.

**Dominique Mazéas** est psychologue clinicienne, psychothérapeute, maîtresse de conférences de l'Université Sorbonne Paris Nord, UTRPP, UR-4403.

**Les auteurs :** Isée Bernateau, Christophe Bittolo, Jérôme Boutinaud, Jean-Yves Chagnon, Simruy Ikiz, Bernard Golse, Florian Houssier, Ariane Luçon, Aurélie Maurin-Souvignet, Dominique Mazéas, Raphaël Riand, Julie Vanhalst.

18 € TTC France

ISBN : 978-2-84835-800-0

Visuel de couverture :

© Pakhnyushchyy - Adobe stock.com



9 782848 358000

Avec le soutien de l'Unité Transversale de Recherche :  
Psychogénèse et Psychopathologie (UTRPP),  
Université Paris 13 – Sorbonne Paris Nord

**UTRPP**  
Unité Transversale de Recherche Psychogénèse et Psychopathologie

• EDITIONS IN PRESS •

[www.inpress.fr](http://www.inpress.fr)